

TABLE

## "et dors plutôt sans bruit"

Johann-Christian-Friedrich

**Hölderlin**

1770 - 1843

*(un choix de poèmes)*

LISTE

NOTES

## "et déjà soir chiffonne jour"

*anne Stephane*

1915 - 1994

*(un choix d'encres)*



...

" Et cela m'étonnait et follement je dis : ô Mère Terre,  
perds-tu donc toujours, comme veuve, le temps ? "

...

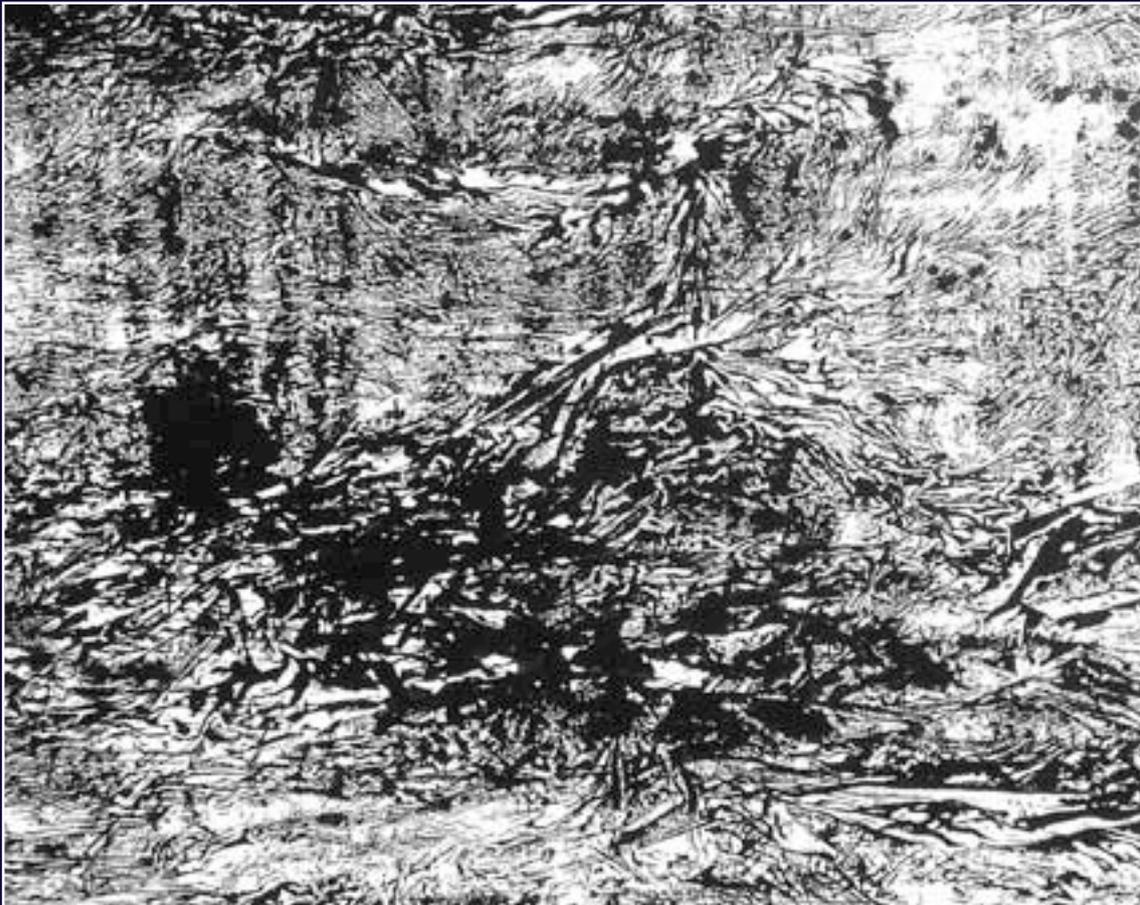


Terre ! Je t'aime ! Tu prends part à mon deuil.  
Et notre douleur, comme les chagrins des enfants,  
se change en sommeil ; ...

### À LA NATURE

...

Souvent, ivre de pleurs et d'amour,  
pareil aux fleuves qui ont beaucoup erré  
et aspirent à se perdre dans l'océan,  
je me plongeais dans ta plénitude, beauté du monde !  
En communion avec tous les êtres,  
échappant joyeux à la solitude du Temps,  
tel un pèlerin qui revient au palais paternel,  
je me jetais dans les bras de l'Infini.



Notre journée humaine, ah, que ses bornes sont étroites !  
Tu vis, tu vois, tu t'étonnes, — le soir est là.  
Dors maintenant aux lointains infinis où les années  
Des nations passent et disparaissent.

◇

Notre journée est trop étroitement bornée.  
Naître — ouvrir les yeux — s'étonner — et déjà tombe le soir.  
Nous nous endormons, et des peuples sans nombre  
Passent comme gravitent les étoiles.



Nous, vouloir nous quitter ? croire cela plus sage et juste ?  
Quelle horreur nous saisit, l'acte accompli, ce meurtre ?  
Ah ! si peu nous connaître  
Parce qu'en nous règne un dieu.

...

## COURS DE LA VIE

Toi aussi tu visais haut, mais l'amour nous courbe  
Tous de force, nous plie tous la douleur plus forte,  
Et pourtant notre arc ne revient pas  
À son point de départ en vain

...



à Landauer.

Viens dans l'Ouvert, ami ! bien qu'aujourd'hui peu de lumière  
scintille encore, et que le ciel nous soit prison.

Les cimes des forêts à notre gré ni les montagnes  
n'ont pu s'épanouir, et l'air reste sans voix.

Il fait sombre, allées et ruelles dorment, et pour un peu  
je nous croirais, à l'âge du plomb revenus.

...



...

Mais à nous, à nous fut donné  
Nulle part de n'avoir repos.  
Il tombe et disparaît, l'homme souffrant  
Aveuglement d'une heure dans l'autre heure  
Comme l'eau d'un brisant  
Lancée sur le brisant,  
Pendant les temps jusques à l'incertain d'en bas.



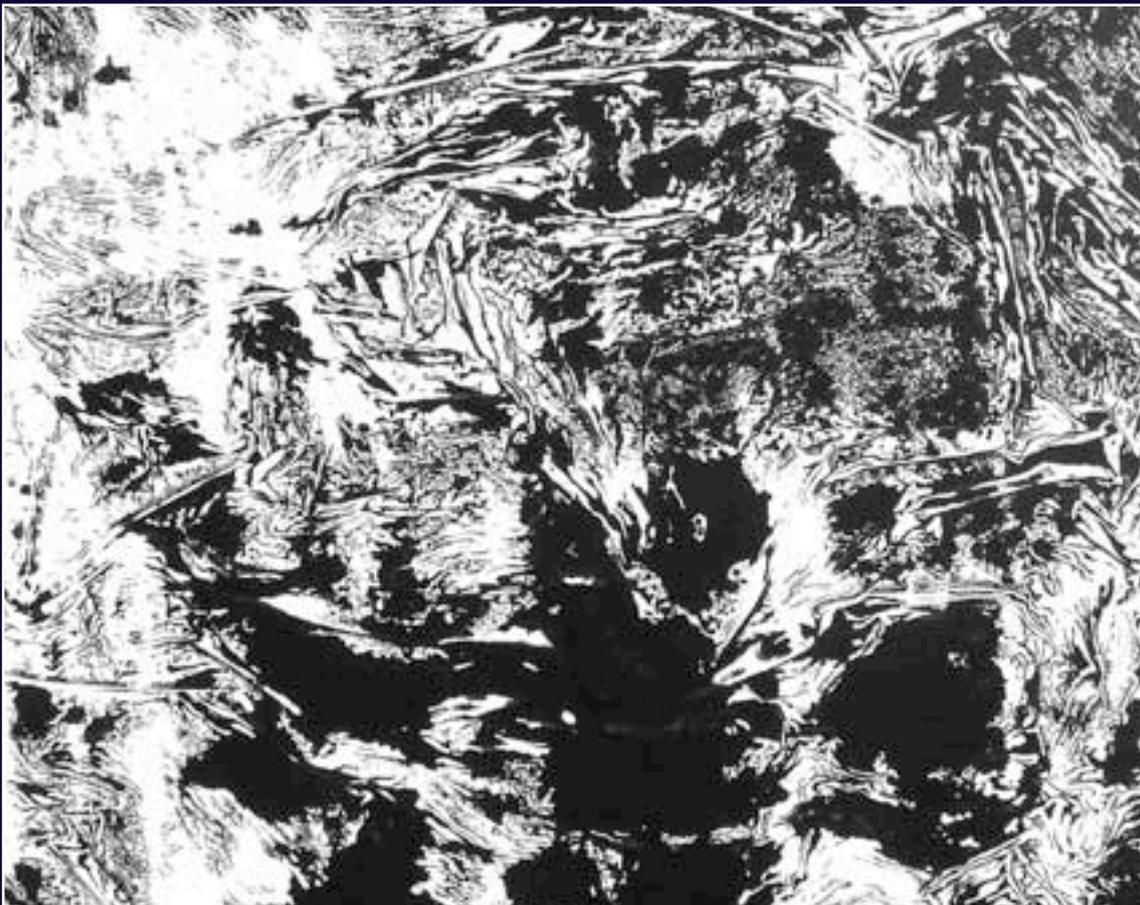
Ô douce Espérance, active et bienfaisante,  
Toi qui ne dédaignes pas la demeure de l'affligé,  
Et qui, bien que noble, aimes servir de médiatrice  
Entre les mortels et les puissances célestes,

Où es-tu ? j'ai peu vécu ; mais déjà c'est le soir  
Aux souffles froids. Et morne, pareil aux ombres,  
Me voici désormais ; et mon cœur déjà glacé  
S'endort dans ma poitrine sans poèmes.

...



Qu'est-ce donc que la vie des hommes ? Une image de la divinité.  
C'est sous le ciel que cheminent tous les terrestres : ils  
le contemplent. Et lisant, en quelque sorte , comme  
dans un écrit, les hommes imitent la richesse et l'infini.  
Le simple ciel nu est-il donc riche ?  
Les nuages d'argent sont pareils à des fleurs.  
Et de là-haut tombent en pluie l'humide et la rosée.  
Mais quand l'azur est effacé, le bleu simple, voici paraître  
le mat du ciel (qui ressemble à du marbre) tel du minerai :  
Signe de la richesse.



Un signe, tels nous sommes, et de sens nul,  
Morts à toute souffrance, et nous avons presque  
Perdu notre langage en pays étranger.

...



Mais voici ce qu'il reste à dire :  
il m'est presque trop brusquement venu,  
ce bonheur solitaire, et moi, sans rien comprendre  
à ma richesse,  
je me suis tourné vers une ombre,  
et puisque tu as envoyé  
aux mortels  
pour les tenter une apparition divine,  
à quoi bon une parole ? Et la mélancolie  
faillit  
tuer sur mes lèvres  
mon chant.

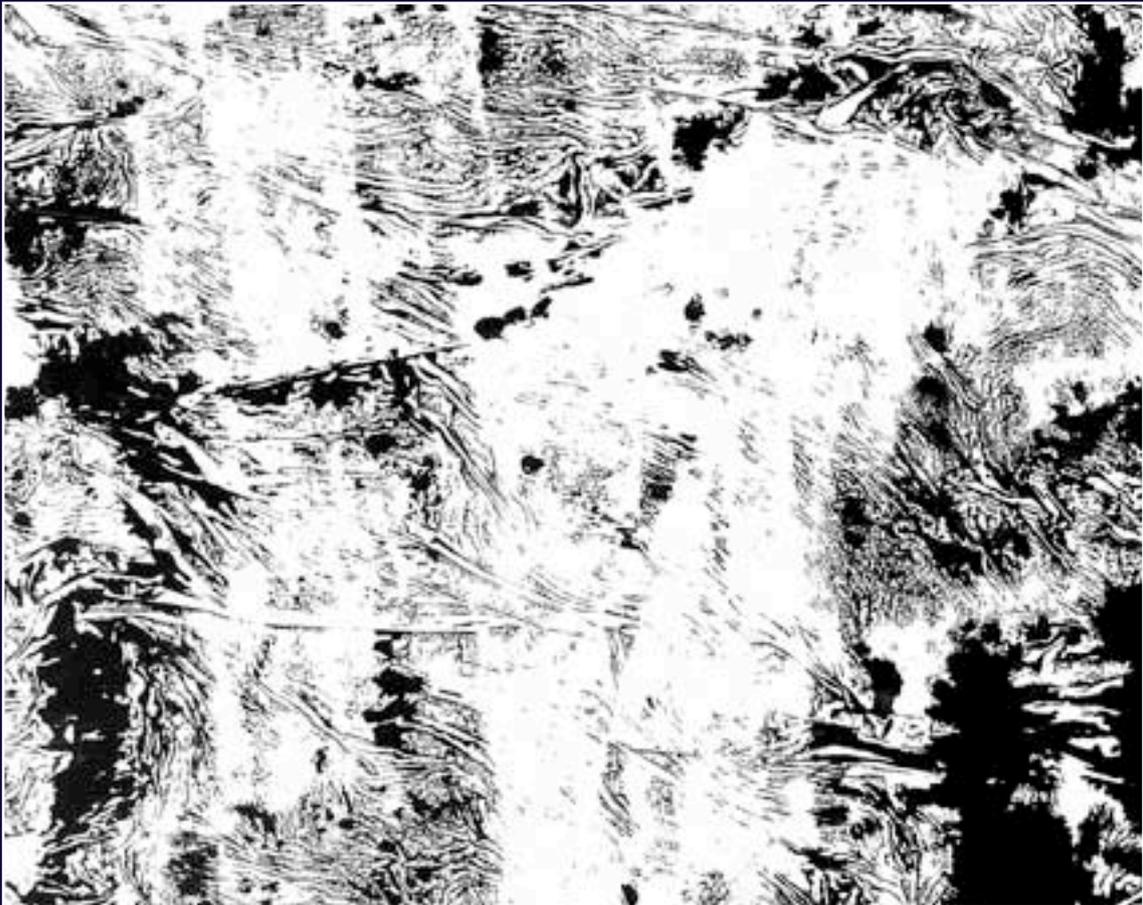
...



Certes, il ne sert à rien, dieux de la mort ! quand une fois  
Vous le tenez, l'homme dompté, entre vos griffes,  
Quand vous l'avez, cruels, entraîné dans l'horrible nuit,  
De chercher, de gémir ou de vous insulter ;  
Ni même d'endurer patiemment l'exil craintif  
Et avec le sourire votre sobre chant !  
S'il le faut, renonce à guérir, et dors plutôt sans bruit !  
Pourtant demeure une espérance en moi, tenace,  
Tu ne peux pas encore, ô mon âme, non, pas encore  
Te résigner, tu rêves au plus froid du sommeil !  
Nulle fête... et pourtant je voudrais couronner mon front :  
Ne suis-je donc pas seul ? Il faut que de très loin  
Me soit venu un signe, et je dois sourire, surpris,  
De me sentir ainsi comblé dans la douleur.



Lumière de l'amour ! éclaires-tu aussi les morts ?  
Signes d'un temps meilleur, brillez-vous dans ma nuit ?  
Soyez, gracieux jardins, et vous, montagnes empourprées,  
Les bienvenus, et vous, muets chemins des bois,  
Témoins d'un tel bonheur, et vous étoiles souveraines  
Dont les regards alors m'ont tant de fois béni !  
Et vous, amants aussi, ô beaux enfants du jour de mai,  
Calmes roses, et vous, lys, que de fois je vous loue !  
Sans doute les printemps s'en vont, une année chasse l'autre,  
Alternant, combattant, ainsi le temps passe en orages  
Au-dessus des mortels, mais non pour les yeux bienheureux,  
Et aux amants une autre vie est accordée.  
Car les jours, les ans des astres, tous étaient, Diotima !  
Autour de nous éternellement réunis.



Mais nous, calmes ensemble, ainsi que les cygnes aimants  
Qui se reposent sur le lac ou, s'y berçant,  
Contemplant dans les eaux le reflet d'argent des nuages,  
Et l'éther bleu roule au-dessous de leur étrave,  
Ainsi cheminions-nous sur la terre. L'ennemi des amants,  
Le vent plaintif du nord soufflait-il, et les feuilles  
Tombaient-elles des branches entre les averses de pluie,  
Nous demeurions sereins, sachant le dieu tout proche  
Entre les mots confiants; les âmes en un seul chant jointes,  
Seuls, accordés dans l'enfantine paix heureuse.  
Maintenant la maison m'est un désert, et ils m'ont pris  
Mes yeux, avec elle c'est moi que j'ai perdu.  
C'est pourquoi j'erre ainsi, et sans doute devrai-je vivre  
Telle une ombre, et plus rien pour moi n'a plus de sens.



Ah, je voudrais fêter, mais quoi ? et chanter avec d'autres,  
Car, ainsi solitaire, le divin nous faut.  
Tel est, tel est mon crime, je le sais, voilà pourquoi  
Je suis maudit, rompu à peine relevé,  
Et je reste des jours muet comme un enfant, inerte,  
À peine si je pleure encore de froides larmes  
Et si les fleurs des champs me touchent, les cris des oiseaux  
Qui sont aussi, avec la joie, hérauts du ciel ;  
Mais dans mon cœur glacé, le soleil qui donne la vie  
S'éteint stérile, tels les rayons de la nuit,  
Hélas ! et vide, et nul comme murs de prison, le ciel  
N'est plus sur mes épaules qu'un poids qui les voûte.



La ville autour de nous s'endort. La rue illuminée accueille le silence,  
Et le bruit des voitures avec l'éclat des torches s'éloigne et meurt.  
Rassasiés des plaisirs du jour, vers le repos s'en vont les hommes,  
Et satisfait, songeur, un front penché soupèse pertes et gains.  
Dépouillé de ses fleurs, dépouillé de ses grappes  
Las du labeur de mille mains, désert, le marché dort.  
Mais au cœur des jardins s'éveille et tremble une musique lointaine,  
Là-bas joue un amant, qui sait ? ou peut-être un homme saisi de  
solitude  
Qui se souvient de ses amis perdus, de sa jeunesse, et dans l'arôme  
Des parterres fleuris chantent les fraîches fontaines infatigables.  
La voix des cloches vibre au calme crépuscule  
Et le veilleur, gardien des heures, crie un nombre à pleine voix.  
Oh, voici naître et frémir la brise aux feuilles extrêmes du bocage,  
Regarde ! et le fantôme de notre univers, la lune,  
Mystérieusement paraître ; et la fervente, la Nuit vient,  
Peuplée d'étoiles, et tout indifférente à notre vie ;  
La Donneuse d'émerveillements, l'Etrangère parmi les hommes  
Aux cimes des monts là-bas s'éploie et brille dans sa mélancolique  
magnificence.



Ô miracle, ô faveur de la Nuit sublime ! Nul ne sait  
La source, la grandeur des dons qu'un être reçoit d'elle.  
C'est ainsi qu'elle meut le monde et l'âme des hommes chargée  
d'espérance,  
Les sages même n'ont point l'intelligence de ses desseins, car tel  
Est le vouloir du Dieu suprême qui t'aime de grand amour, et c'est  
pourquoi  
Plus qu'elle encore le jour t'est cher où règne ta pensée.  
Mais parfois le limpide regard lui-même goûte l'ombre, et devant  
l'heure  
Il quête le sommeil comme une volupté,  
Et l'homme au cœur fidèle aime à plonger les yeux dans la nuit pure.  
Qu'on lui dédie, ainsi qu'il sied, des chants et des couronnes !  
Car elle est le trésor sacré des insensés et des morts,  
Et perdure, elle-même éternel esprit pur de contrainte.  
Mais qu'elle aussi (car il le faut, afin qu'en notre lent séjour  
Dans cette ombre, quelque chose nous soit gardé qui nous conforte)  
Qu'elle aussi nous donne l'oubli, qu'elle aussi nous donne l'ivresse  
Sacrée et le jaillissement du verbe ! et qu'ainsi, comme des amants,  
Yeux jamais clos, coupes à pleins bords, audace à vivre et sainte  
Souvenance, nous traversions la nuit au comble de l'éveil.



Et notre cœur, en vain le cachons-nous en nous-mêmes, notre âme en vain

Nous la tenons captive! car qui donc, nous les maîtres, nous les disciples,

Peut briser notre élan, qui donc, ah ! nous interdirait la joie ?

Le feu divin lui-même, nuit et jour, s'efforce vers un brusque Embrassement. Viens donc ! et nous tournerons nos yeux vers l'étendue

Pour y chercher, si loin soit-il, un bien qui sera nôtre !

Une chose demeure ferme. Que midi sonne ou que le temps s'allonge Dans le cœur de la nuit, une mesure est là toujours, commune

À tous, et chacun cependant reçoit en propre son destin.

Chacun s'en va, chacun s'en vient aux lieux qu'il peut atteindre.

Viens donc ! Et qui pourrait mépriser le mépris, sinon ce triomphant Délire qui saisit les chanteurs soudain dans la nuit sainte ?

Viens aux rives de l'Isthme, oh viens ! Là-bas où la rumeur immense de la mer

Monte vers le Parnasse, où la neige scintille en diadème aux rocs delphiques,

Là-bas dans le pays de l'Olympe, à la cime du Cithéron là-bas,

Là-bas parmi les pins, parmi les pampres d'où voici Thèbes

Et le fleuve Ismènos bruire, au pays de Cadmos,

C'est là d'où vient, c'est là ce que désigne à son tour le dieu proche !



Mais nous venons trop tard, ami. Oui, les dieux vivent,  
Mais la-haut, sur nos fronts, au cœur d'un autre monde.  
C'est leur champ d'éternel agir, et le souci qu'ils prennent de nos vies  
Semble léger, tant ces hôtes du ciel en usent délicatement avec nous.  
Car un vase fragile ne peut toujours enclore leur puissance :  
Par instants seul l'homme soutient le poids de la divine plénitude.  
Un rêve d'eux : telle ensuite est la vie. Mais l'erreur porte  
Secours, comme le sommeil, et la Nécessité, la Nuit donnent vaillance  
Jusqu'à l'heure où, grandis aux berceaux d'airain, des héros puisent  
En leur cœur cette force jadis qui les fit aux dieux pareils.  
Alors, dans un fracas de foudre, ils surgiront. Mais jusqu'au jour de  
leur venue,  
Le sommeil souvent me paraît moins lourd que cette veille  
Sans compagnon, cette fiévreuse attente... Ah ! que dire encore ?  
Que faire ?  
Je ne sais plus, — et pourquoi, dans ce temps d'ombre misérable, des  
poètes ?  
Mais ils sont, nous dis-tu, pareils aux saints prêtres du dieu des vignes,  
Vaguant de terre en terre au long de la nuit sainte

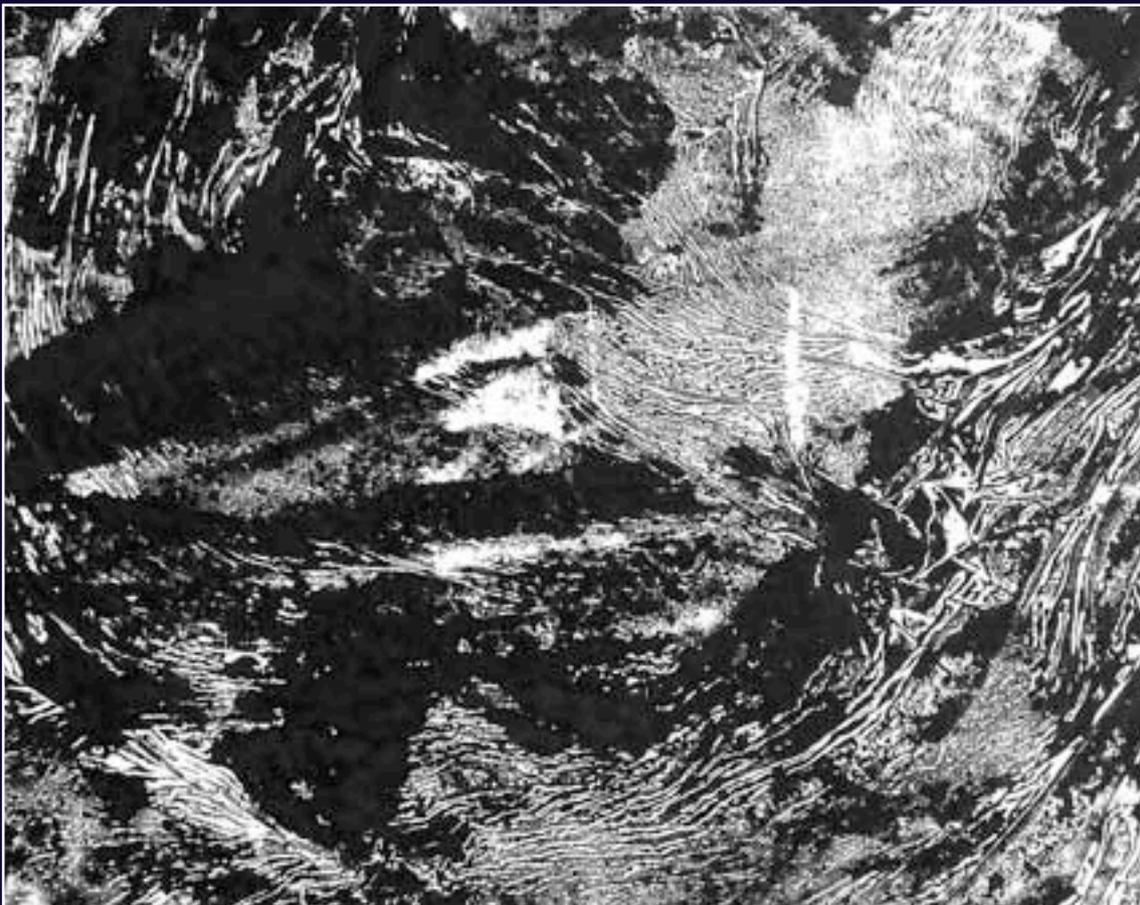


fin juin 1799

TABLE

À Suzette Gontard

Chaque jour il me faut rappeler la Divinité disparue.  
Quand je songe aux grands hommes des grandes époques qui  
gagnaient autour d'eux comme un feu sacré et transformaient tout ce  
qui est mort, le bois et la paille du monde, en langues de feu qui les  
emportaient vers le ciel, et qu'ensuite je pense à moi qui, telle une  
vacillante lueur, erre et mendie une goutte d'huile, afin de briller  
encore un moment dans la nuit, vois-tu, je suis pris alors d'un étrange  
frisson, et je me dis à voix basse ce mot épouvantable : mort vivant !



Très chère sœur,

...

Il en est des jours comme des âges. Aucun ne nous comble entièrement, aucun n'est tout à fait beau, et chacun d'eux amène, sinon sa peine, du moins son insuffisance, mais fais-tu le total, il en résulte une somme de joie et de vie.

...

Chacun trouve pourtant sa joie et qui donc la dédaignerait entièrement ? La mienne, c'est maintenant le beau temps, le gai soleil, la verdure, et je ne puis me reprocher cette joie, quel que soit le nom qu'on lui donne. D'ailleurs, je n'en ai pas d'autre sous la main, et même si j'en avais une, je n'abandonnerais et n'oublierais jamais celle-ci, car elle ne fait de tort à personne, ne vieillit jamais et l'esprit y trouve tant de signification, et quand je serai un enfant aux cheveux gris, je voudrais que le printemps, l'aurore et le crépuscule me rajeunissent chaque jour un peu d'avantage, jusqu'à ce que je sente venir la fin et que j'aie m'asseoir dehors pour m'en aller vers la jeunesse éternelle.

...



Mon cher Böhlendorf

C'est ton bon génie qui t'a inspiré, à mon avis, de traiter ton drame de manière plus épique. C'est, dans l'ensemble, une véritable tragédie moderne. Car c'est là le tragique chez nous, que nous quitions tout doucement le monde des vivants, empaquetés dans une simple boîte et non que, consumés dans les flammes, nous expions la flamme que nous n'avons su maîtriser.

En vérité ! l'un de ces destins autant que l'autre remue le fond de l'âme. Ce n'est pas un partage aussi imposant, mais il est plus profond et une âme noble conduit également celui qui meurt ainsi dans la crainte et la compassion, et maintient l'esprit soulevé dans la fureur. Jupiter dans sa splendeur reste bien dans les deux cas la dernière pensée d'un mortel qui succombe, qu'il meure selon notre partage ou selon le partage antique, si le poète a exposé cette mort comme il faut, et comme visiblement tu l'as voulu, et réalisé en général et en particulier dans quelques traits dignes d'un maître.

" Un chemin étroit conduit dans une sombre vallée,

" C'est là que l'a poussé la trahison.



Le soleil brille et la campagne est florissante,  
Riches de floraisons tièdes viennent les jours,  
Le soir fleurit en outre et de clairs jours descendent  
Du ciel, de l'endroit où se forment les jours.

L'année paraît avec ses temps et ses saisons  
Comme une gloire où seront répandues les fêtes,  
Avec un nouveau but l'œuvre humaine reprend,  
Tels sont les signes, les miracles manifestes.

Avec humilité  
le 24 avril 1839      Scardanelli.



Alors quand le printemps fini diminuent les fleurs,  
L'été est là, qui s'enroule à l'année.  
Et comme le ruisseau glisse dans la vallée  
Ainsi partout des monts se répand la splendeur.

Que le champ dans la plus grande splendeur se montre,  
Il est comme le jour, incliné vers le soir ;  
Comme l'année s'arrête, ainsi l'heure d'été  
Et les images de la nature pour l'homme souvent perdues.

Le 24 mai 1778     Scardanelli.



Les légendes, qui désormais quittent la terre,  
De l'esprit, qui a été et qui revient,  
Se tournent vers l'humanité, nous apprenons  
Beaucoup du temps qui vite se dévore.

L'image du passé n'est pas abandonnée  
De la nature, et ainsi quand pâlissent  
Les hauts jours de l'été, l'automne arrive à terre,  
Et l'esprit des voyants se trouve en le ciel.

En peu de temps beaucoup de choses ont changé,  
Le paysan, qui à la charrue s'est montré,  
Voit comme vers sa joyeuse fin l'année se penche,  
Le jour de l'homme en ces images s'accomplit.



L'aire est chauve, et sur la lointaine hauteur  
Le ciel bleu brille seul. Comme les sentiers vont  
La nature apparaît dans sa monotonie,  
Le souffle est frais, la clarté nimbe la nature.

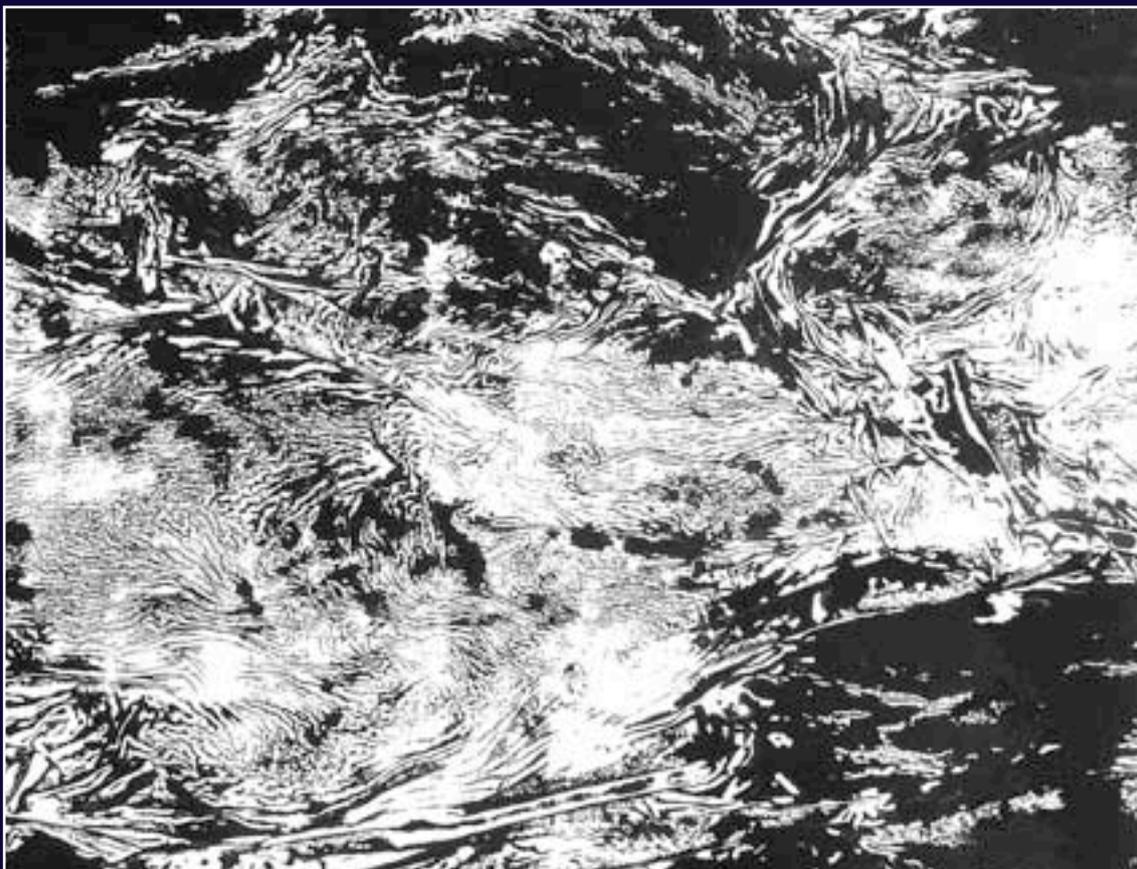
De la terre l'heure est visible vue de ciel  
Tout le jour, dans la claire nuit entourée  
Quand apparaît en haut la multitude des étoiles,  
Et la vie longue et étendue plus spirituelle.



J'ai l'honneur de vous annoncer la bien triste nouvelle de la mort de Monsieur votre frère bien-aimé, qui s'est éteint sans douleur. Depuis quelques jours il souffrait d'un catarrhe, et nous avons remarqué qu'il était plus faible que de coutume. Aussi suis-je allée chez le Professeur Gmelin, qui me donna une médecine pour lui. Le soir il avait encore joué du piano et il vint souper avec nous. Ensuite il alla se coucher, mais il fut obligé de se relever aussitôt ; et il vint me dire qu'il ne pouvait rester au lit, tant il avait peur. Alors je tâchai de le calmer et je ne le quittai plus. Après quelques minutes, il reprit de nouveau sa médecine, mais la peur ne faisait qu'augmenter. Et le père était aussi auprès de lui, ainsi qu'un autre Monsieur qui se préparait à veiller avec moi.

Mais voilà qu'il mourut, tout doucement, pour ainsi dire sans agonie. Ma mère était aussi à côté de lui. En vérité aucun de nous ne supposait qu'il allait mourir. Nous étions si bouleversés que ce nous fut impossible de pleurer, et cependant on doit remercier mille et mille fois le Seigneur de ce qu'il n'a pas connu le lit de douleur, et que parmi les milliers de gens qui meurent dans la souffrance, il a été donné à votre frère bien-aimé de mourir aussi tranquillement.

Tübingen, le 7 juin 1843. À minuit.  
Votre toute dévouée Lotte Zimmer.

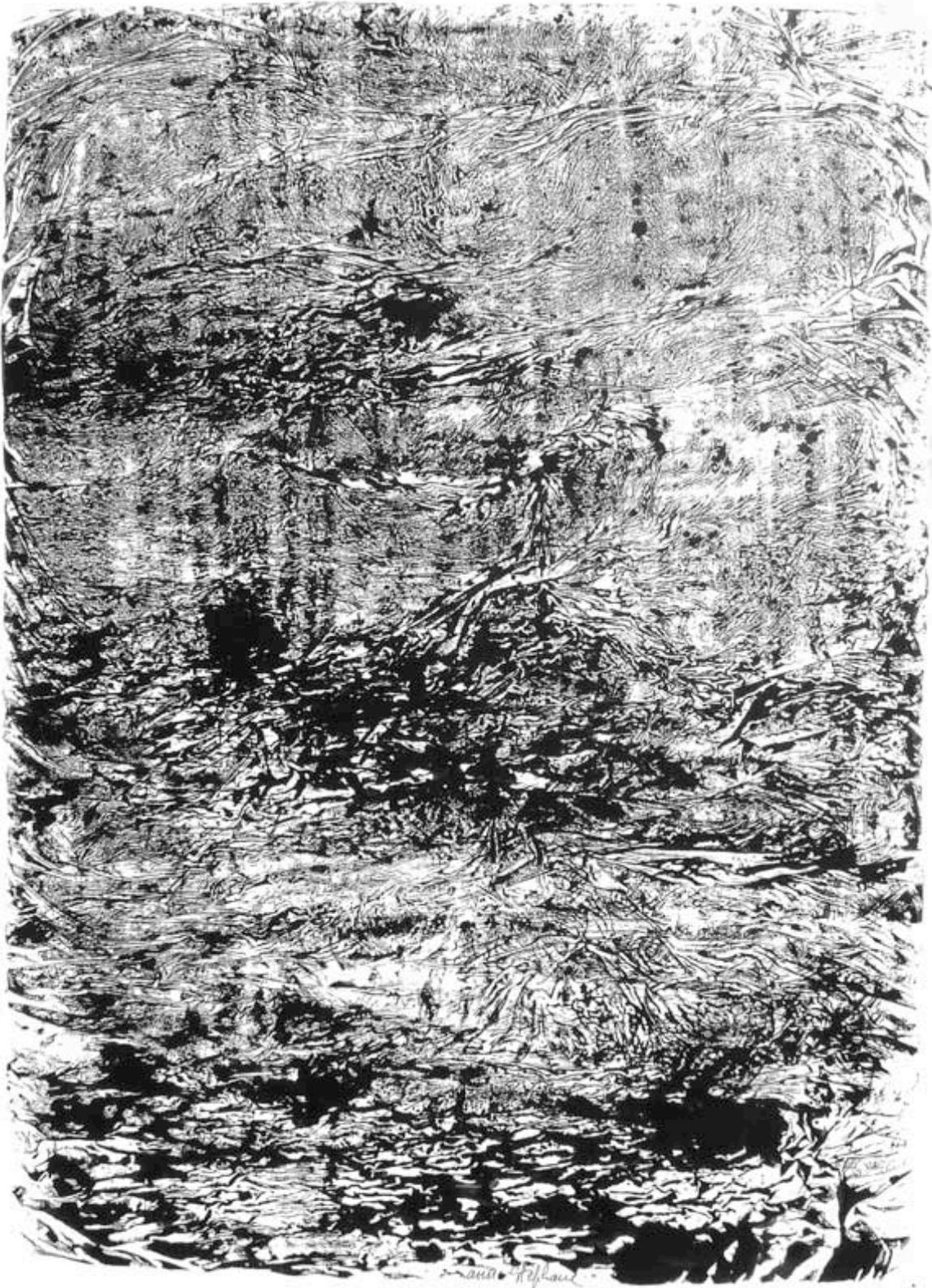




"de pas en pas c'est à l'eau lente que j'aspire"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 40 x 32 cm  
encre légendée, signée et non datée



"jamais, revenue, sans halte procède" (Didier Montagné)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 40 x 32 cm  
encre légendée, signée et non datée



"pleine de labeur je brûle et me noie"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



"relève toi il est temps"

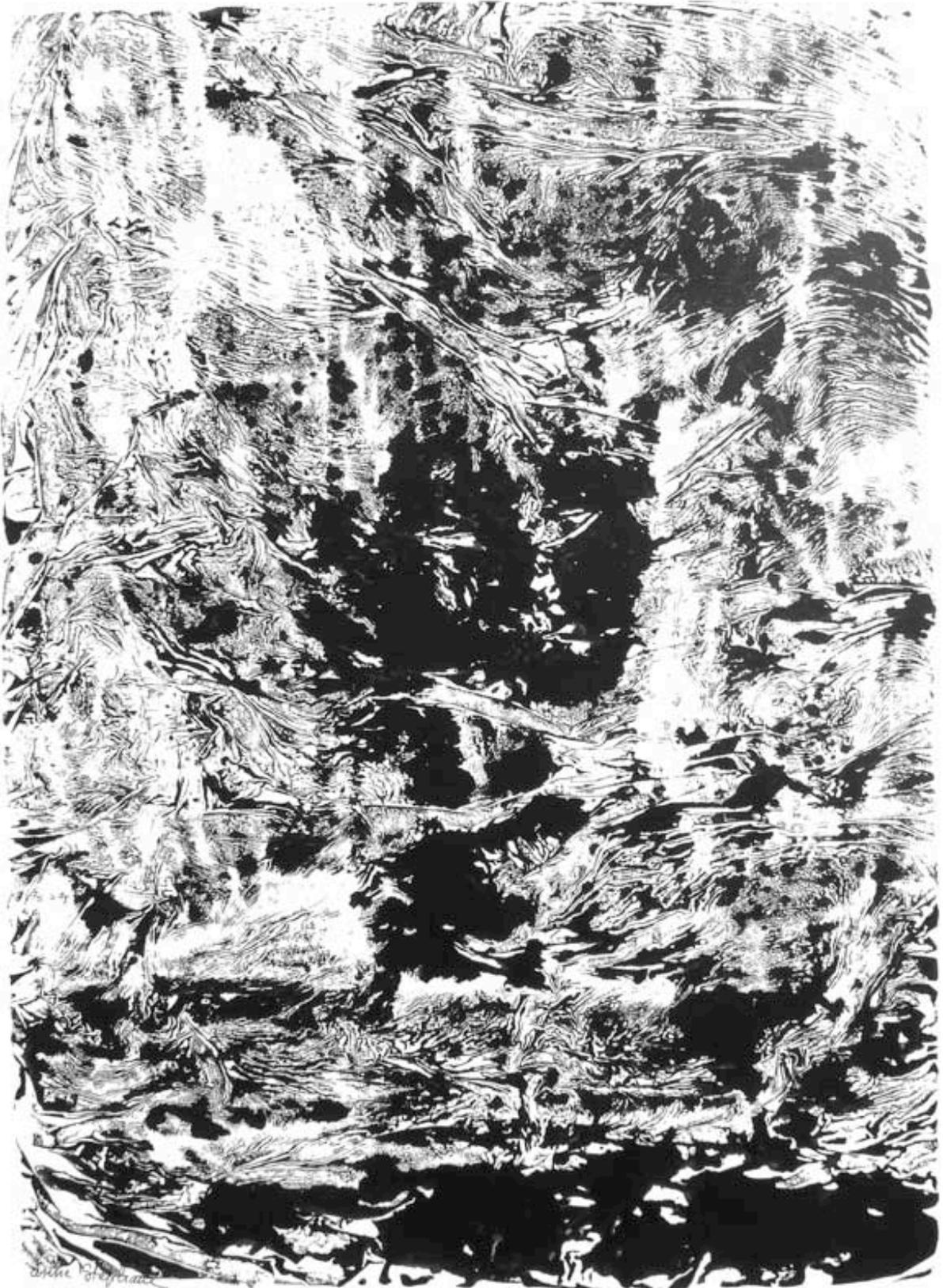
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 48 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



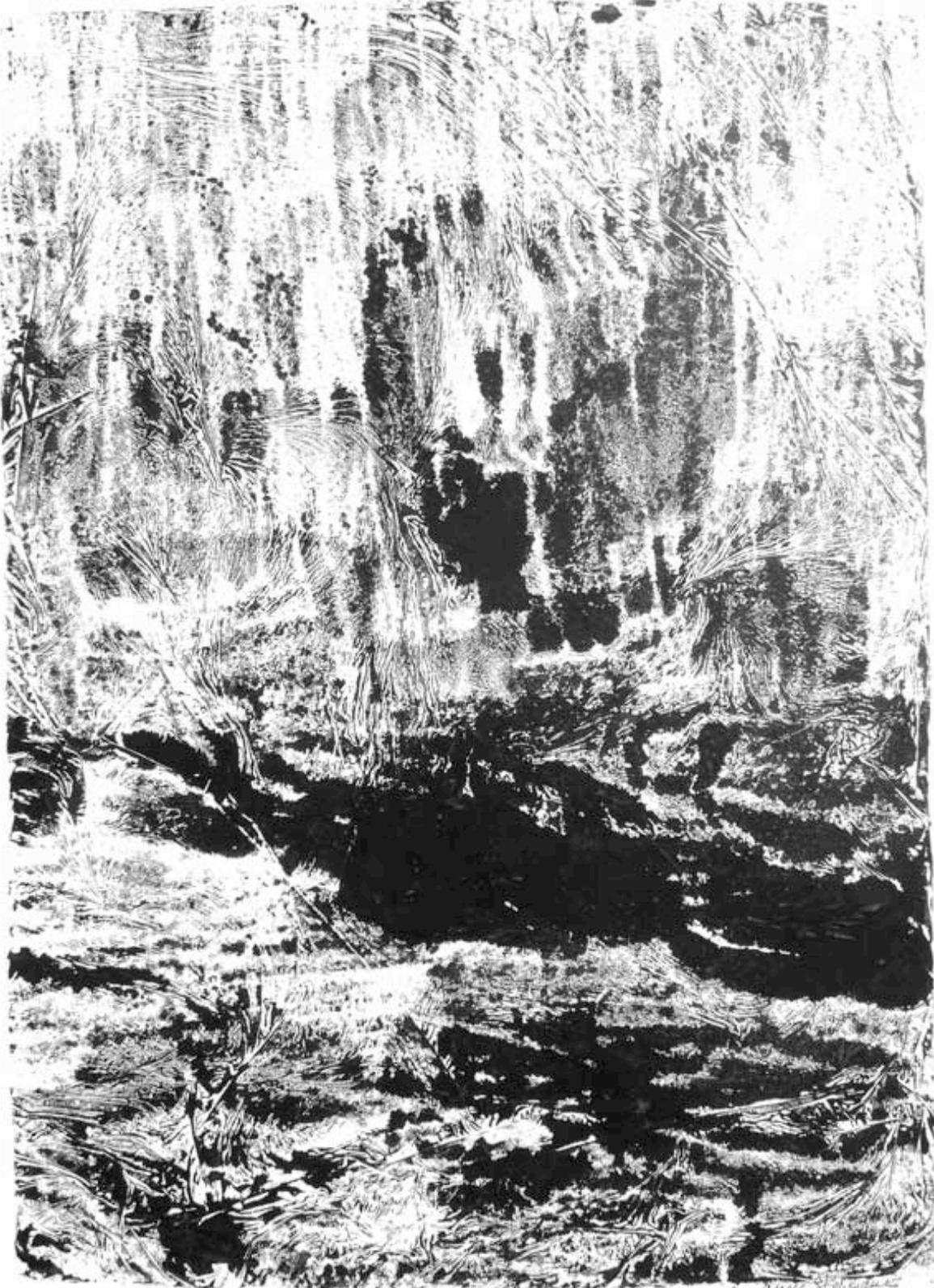
"devant moi le paysage s'élargit et se poudre"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



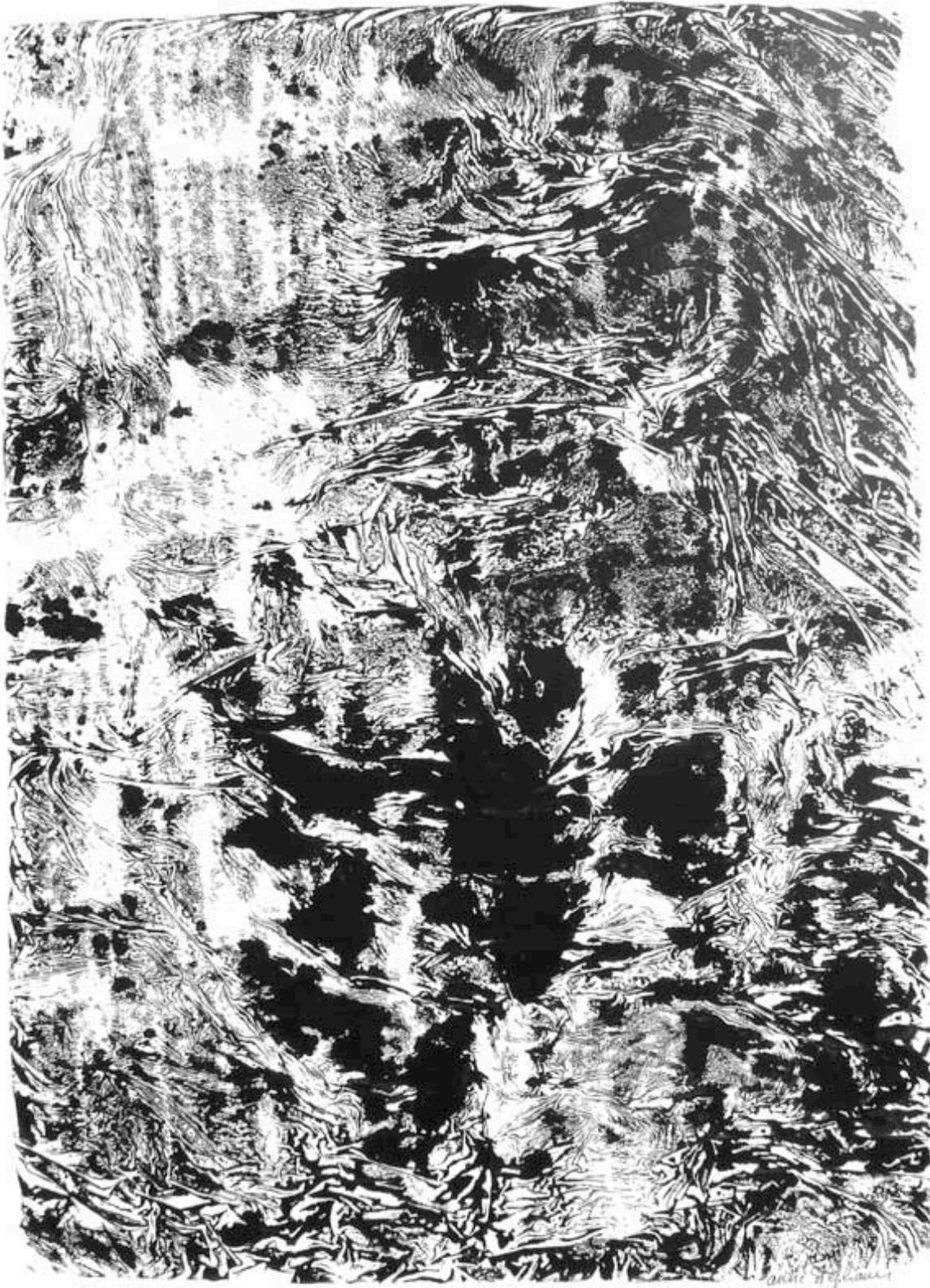
"le vent s'élève de mémoire" (1)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 50 x 40 cm  
encre légendée, signée et non datée



"je vous prie de tout oublier j'ai peur de ma mémoire" (1)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



"je vous prie de tout oublier j'ai peur de ma mémoire" (2)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



"je vous prie de tout oublier j'ai peur de ma mémoire" (3)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



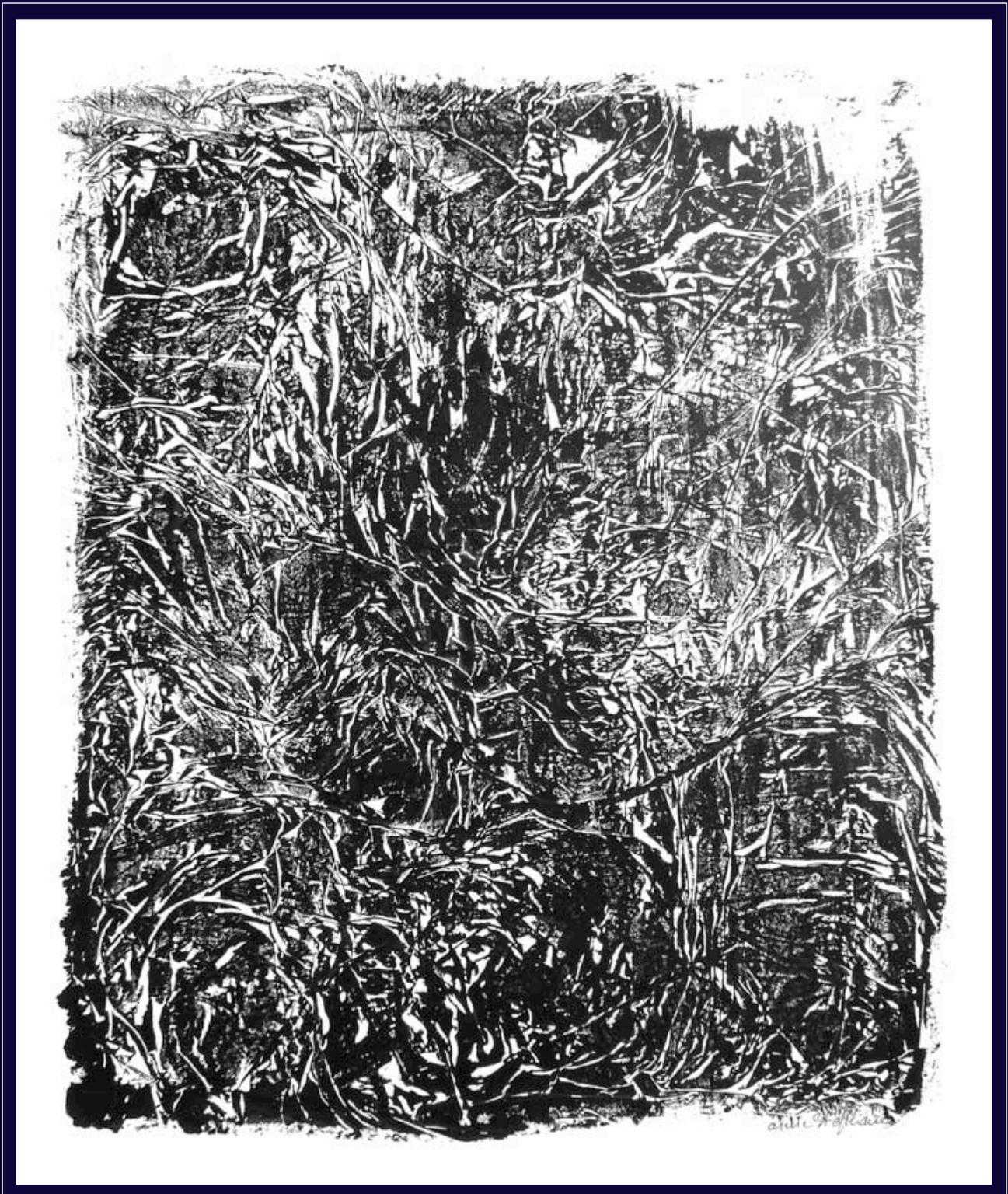
"le vent s'élève de mémoire" (2)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 49 x 39 cm  
encre légendée, signée et non datée

x



"faire silence"

empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 51 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



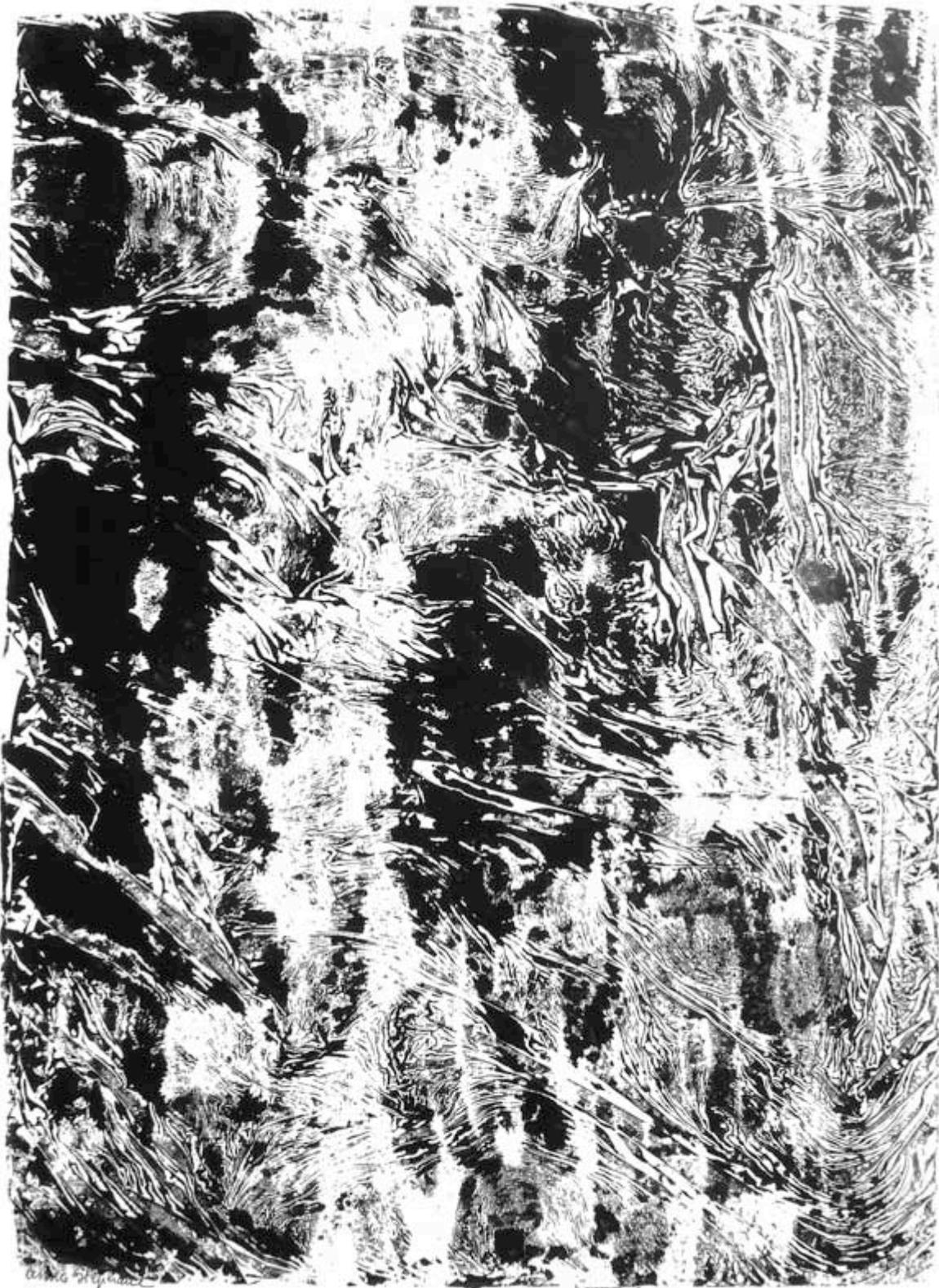
"impétuosité"

empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 44 x 36 cm  
encre légendée, signée et non datée



"demeure immobile"

empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 39 cm  
encre légendée, signée et non datée



"extravagance réservée"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 38 cm  
encre légendée, signée et non datée



"et beau et calme et lisse le matin se pose"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 54 x 39 cm  
encre légendée, signée et non datée



"le domaine de Nathanael"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 40 x 32 cm  
encre légendée, signée et non datée



"retiens ton cri"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 52 x 42 cm  
encre légendée, signée et non datée



"retenir avec force la lumière"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 44 x 36 cm  
encre légendée, signée et non datée



"entre chien et loup"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 38 x 34 cm  
encre légendée, signée et non datée



"déjà soir chiffonne jour" (1)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 50 x 41 cm  
encre légendée, signée et non datée



"déjà soir chiffonne jour" (2)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 50 x 42 cm  
encre légendée, signée et non datée

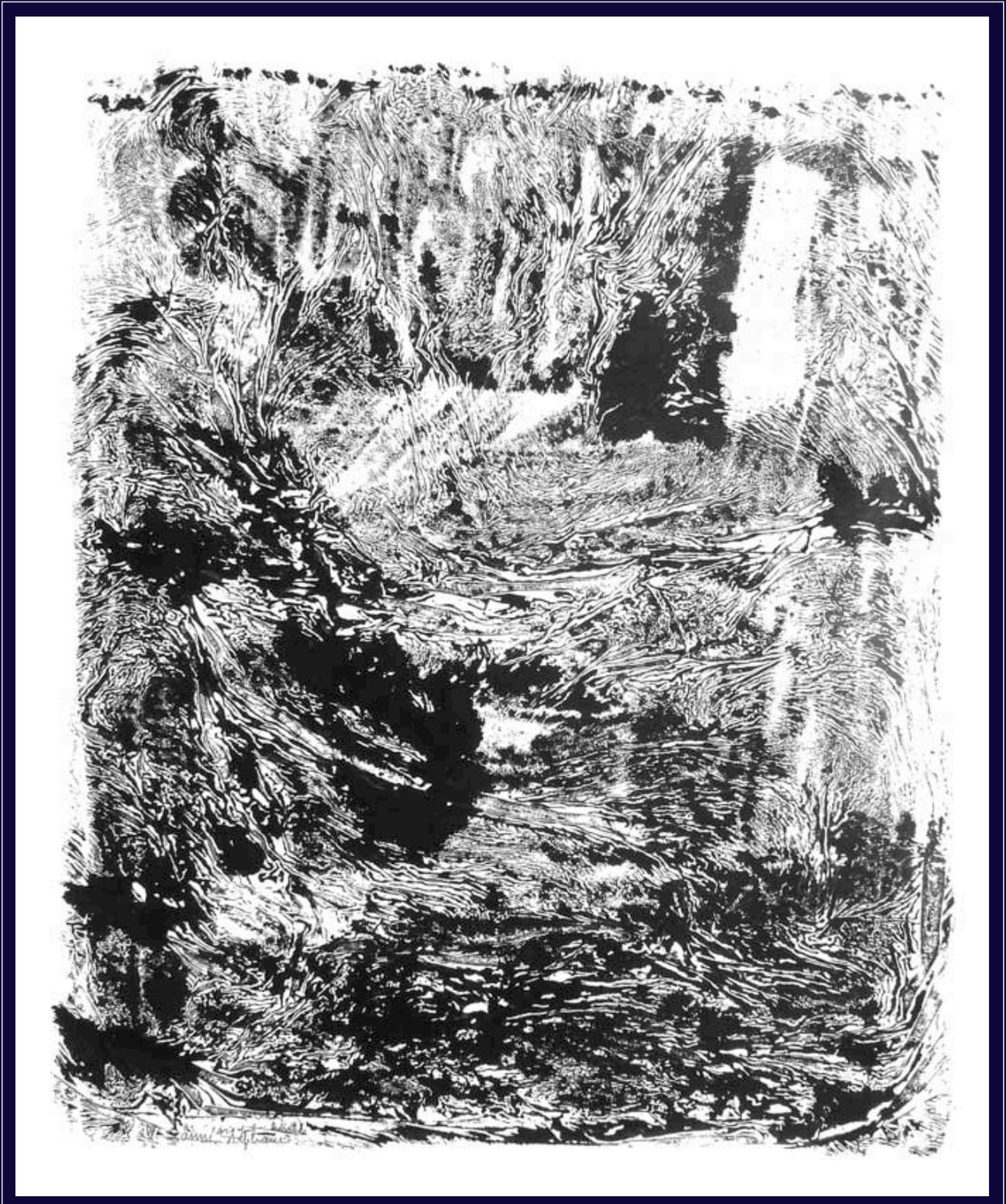


"kentiguerna" (1)

empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 45 x 36 cm  
encre légendée, signée et non datée



"kentiguerna" (2)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 46 x 36 cm  
encre légendée, signée et non datée



"devant nous"  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 50 x 40 cm  
encre légendée, signée et non datée



"pourmenadenn"

empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 48 x 39 cm  
encre légendée, signée et non datée



"le vent s'élève de mémoire" (3)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 40 x 32 cm  
encre légendée, signée et non datée



"et nous voici en ces lieux" (1)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 47 x 41 cm  
encre légendée, signée et non datée



"et nous voici en ces lieux" (2)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 45 x 35 cm  
encre légendée, signée et non datée



"et nous voici en ces lieux" (3)  
empreinte à l'encre de chine sur papier bristol : empreinte 49 x 39 cm  
encre légendée, signée et non datée

"et dors plutôt sans bruit" : (première page)

L'ERRANT : *Traduction François Fédier.*

AU SOLEIL DIEU : *Traduction Geneviève Bianquis.*

À LA NATURE : *Traduction Geneviève Bianquis.*

ROUSSEAU : *Traduction Gustave Roud, Geneviève Bianquis.*

ADIEU : *Traduction Robert Rovini.*

COURS DE LA VIE : *Traduction Gustave Roud.*

LA PROMENADE À LA CAMPAGNE : *Traduction Philippe Jaccottet.*

CHANT DU DESTIN : *Traduction Pierre Jean Jouve.*

PRIERE : *Traduction Geneviève Bianquis, Robert Rovini.*

QU'EST-CE DONC QUE LA VIE : *Traduction Gustave Roud.*

MNEMOSYNE : *Traduction Gustave roud.*

MAIS VOICI CE QU'IL RESTE À DIRE : *Traduction Genviève Bianquis.*

MENON PLEURANT DIOTIMA : *Traduction Philippe Jaccottet.*

LE PAIN ET LE VIN : *Traduction Gustave Roud.*

À SUZETTE GONTARD : *Traduction Denise Naville.*

TRES CHERE SŒUR : *Traduction Denise Naville.*

LE PRINTEMPS : *Traduction Pierre Jean Jouve.*

L'ETE : *Traduction Pierre Jean Jouve.*

L'AUTOMNE : *Traduction Pierre Jean Jouve.*

L'HIVER : *Traduction Pierre Jean Jouve.*

MON CHER BÖHLENDORF : *Traduction François Fédier.*

TRES HONORE MONSIEUR : *Traduction Pierre Jean Jouve.*

légendes des encres d'anne Stephane

Ouvrages lus, relus ou parcourus

à propos

*Traductions*

- P. J. JOUVE : *Poèmes de la folie de Hölderlin*, Paris, 1930.  
G. ROUD : *Poèmes de Hölderlin*, Lausanne, 1942.  
G. BIANQUIS : *Hölderlin, Poèmes*, Paris, 1943.  
A. GUERNE : *Hymnes, élégies et autres poèmes*, Paris, 1950.  
H. STIERLIN : *Choix de poèmes*, Paris, 1950.  
R. ROVINI & R. LEONHARDT : *Choix de poèmes et essai*, Paris, 1953.  
A. DU BOUCHET : *Poèmes*, Paris, 1961.  
J.-P. FAYE : *Poèmes*, Paris, 1965.

*Traduction et notes*

- F. FEDIER : *Hölderlin : Remarques sur Œdipe, Remarques sur Antigone*.  
10/18

*Quelques études*

- K. JASPERS : *Strindberg et Van Gogh, Hölderlin et Swedenborg, avec étude de M. Blanchot sur Hölderlin*, Paris, 1953.  
M. BLANCHOT : *L'Espace littéraire*, (p. 283 - 292), Paris, 1955.  
J. LAPLANCHE : *Hölderlin et la question du père*, Paris, 1961.  
M. HEIDEGGER : *Approche de Hölderlin*, Paris, 1962.

déjà soir chiffonne jour (1)  
 déjà soir chiffonne jour (2)  
 demeure immobile  
 de pas en pas c'est à l'eau lente que j'aspire  
 devant moi le paysage s'élargit et se poudre  
 devant nous  
 entre chien et loup  
 et beau et calme et lisse le matin se pose  
 et nous voici en ces lieux (1)  
 et nous voici en ces lieux (2)  
 et nous voici en ces lieux (3)  
 extravagance réservée  
 faire silence  
 impétuosité  
 "jamais, revenue, sans halte procède" (Didier Montagné)  
 je vous prie de tout oublier j'ai peur de ma mémoire (1)  
 je vous prie de tout oublier j'ai peur de ma mémoire (2)  
 je vous prie de tout oublier j'ai peur de ma mémoire (3)  
 kentiguerna (1)  
 kentiguerna (2)  
 le domaine de Nathanael  
 le vent s'élève de mémoire (1)  
 le vent s'élève de mémoire (2)  
 le vent s'élève de mémoire (3)  
 pleine de labeur je brûle et me noie  
 pourmenadenn  
 relève toi il est temps  
 retenir avec force la lumière  
 retiens ton cri

## Notes sur les empreintes à l'encre de chine d'anne Stephane

1. Les "encres" reproduites dans cet ouvrage sont des empreintes imprimées sur des feuilles de papier bristol de 65 x 50 cm.
2. À part quelques rares séries de petits formats que l'artiste imprima pour illustrer des recueils de poésie, toutes les encres de grands formats sont des monotypes.
3. anne Stephane imprimait à l'aveugle en pressant sa feuille de bristol sur une matrice de papier de soie compressé et imprégné d'encre de chine.
4. Que les blancs des empreintes résultent des surfaces asséchées des matrices de papier et les noirs de l'encre encore liquide dans les pliures plutôt que l'inverse, je n'en ai pas la certitude.
5. anne Stephane imprima la totalité des grandes encres entre 1974 et 1981.
6. La première exposition des "encres" eut lieu à la Foire aux Arts plastiques à Mazamet en 1974.
7. Dans une deuxième étape l'artiste coloria avec du pastel ou de l'aquarelle un nombre important d'empreintes grandes et petites.
8. Pour satisfaire aux contraintes de cette mise en page, j'ai choisi uniquement des "encres" légendées et signées dans le format portrait.

Dominique Petitjean

## à propos

*Le choix et la transcription numérique des poèmes de Hölderlin, le choix et la prise photographique des encres de anne Stephane, la mise en page et la navigation interactive de cet ouvrage ont été effectués par votre impécunieux copiste : Dominique Petitjean.*

*Ouvrage édité aux dépens d'un amateur,  
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand,  
à la date du samedi 23 octobre 2010.*

► Pour retrouver les pages de poésie d'hier et d'aujourd'hui du site : [artyuiop.fr](http://artyuiop.fr)